

## Relations entre nomades et sédentaires des confins sahariens méridionaux : essai d'interprétation dynamique

Suzanne Bernus

Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, Année 1981, Volume 32, Numéro 1  
p. 23 - 35

[Voir l'article en ligne](#)

Dans les plaines qui entourent la bordure occidentale du massif de l'Air, la répartition actuelle de la population, composée pour plus de 85% d'éleveurs nomades, s'oppose aux vestiges nombreux témoignant d'une occupation sédentaire plus dense dans le passé. Le modèle communément admis du passage historique du nomadisme pastoral à l'agriculture sédentaire est ici récusé, où l'on voit plus subtilement se mettre en place, depuis le milieu du second millénaire avant J.C., une adaptation souple du peuplement aux conditions écologiques permettant la préservation du milieu naturel en face des cycles de changements climatiques.

### Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

#### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/> ). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

## RELATIONS ENTRE NOMADES ET SÉDENTAIRES DES CONFINS SAHARIENS MÉRIDIONAUX : ESSAI D'INTERPRÉTATION DYNAMIQUE

par Suzanne BERNUS

On a souvent coutume d'opposer nomades et sédentaires, et de définir en termes d'évolution chronologique inéluctable le passage du nomadisme vers la sédentarité. Entre autres arguments pour expliquer cette transformation du genre de vie, il en est un qui se réfère, en milieu désertique saharien notamment, au caractère guerrier et pillard des nomades, qui faisaient par le passé régner la terreur sur les paisibles cultivateurs des oasis, s'appropriant, au nom du droit du plus fort, le produit de leur travail.

La pacification consécutive à la colonisation, puis aux indépendances, privant les « maîtres » nomades de leurs droits d'usage sur le produit du travail de leurs dépendants sédentaires, les aurait contraints, pour subsister, à se reconvertir à la seule activité envisageable dans le monde moderne, l'agriculture.

Ce schéma un peu simpliste recouvre dans la plupart des cas une réalité beaucoup plus complexe, comme le démontre l'exemple développé ici, situé aux confins méridionaux du Sahara, en république du Niger.

Depuis la limite des cultures sous pluies, située autour de l'isohyète 450 mm (un peu au nord de Tahoua), le domaine s'étendant progressivement jusqu'au vrai désert (moins de 100 mm de pluies annuelles) est celui des éleveurs nomades, Touaregs surtout et, plus récemment, Peuls éleveurs exclusifs de bovins. En dehors d'implantations administratives ponctuelles et très récentes, les seuls îlots de vie sédentaire à l'ouest du massif de l'Air sont les deux bourgades d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt, situées dans les plaines argileuses de la dépression périphérique qui entoure le massif montagneux, au-delà de la falaise de Tigidit, cuesta disloquée qui termine le plateau gréseux du Tégama, s'étendant immédiatement au sud.

L'existence de ces deux établissements humains fixes et anciens s'explique par les ressources en eau relativement abondantes dont ils disposent : à In Gall, c'est un *kori* (terme hausa), ou *eghazer* en tamasheq, c'est-à-dire un oued pour employer le langage géographique reconnu, qui, bien que ne coulant que quelques jours par an pendant la saison des pluies, maintient cependant une humidité suffisante pour permettre la culture du dattier et de quelques jardins. Des puisards creusés dans son lit alimentent les habitants d'une eau pure et fraîche.

À Tegidda-n-tesemt, par contre, c'est un ensemble de sources (*sibillitén*), issues de failles dans un affleurement de grès au sein des argiles de l'Eghazer, qui fournit une eau saumâtre (5 g/litre), impropre à l'irrigation, tout juste consommable par les hommes, mais utilisée pour l'extraction du sel, unique activité économique de la bourgade, et appréciée des troupeaux dans certaines conditions.

Il existe dans cette région d'autres sites similaires présentant également des ressources en eau, et la question se pose de savoir pourquoi ils n'ont pas donné lieu à établissement sédentaire : c'est le cas notamment des autres lieux dits Tegidda (n-adrar, n-tageyt, n-eguru), des sources également salées de Gelele, ou de celles beaucoup plus faiblement minéralisées d'Azelik et de Fagoshia, régulièrement fréquentées tout au long de l'année par les éleveurs Kel Fadey et Ihaggaren, et qui voient pendant l'hivernage un afflux considérable de troupeaux venus du sud pour la période de transhumance dite « cure salée ».

Une prospection systématique autour de ces points d'eau permanents et naturels a permis de constater qu'ils étaient tous au centre de vestiges d'habitat et de traces d'occupation parfois très denses : industries lithiques, céramique abondante et variée, rupestres parfois, traces de métallurgie, voire même véritables ruines de constructions partiellement en pierre, suggérant l'existence d'établissements fixes qui se différencient totalement des traces éphémères laissées par le déplacement des campements nomades, seule forme actuelle et combien fugace de l'emprise humaine sur le paysage, dans le domaine de l'habitat tout au moins.

Dans certains cas, comme par exemple près des sources d'Azelik ou de Bangu-beri, ou encore à Anasaman, on peut parler véritablement de ruines de centres urbains, en raison notamment de la superficie du site, de l'existence de nécropoles préislamiques ou de cimetières musulmans, du nombre des constructions visibles.

Ces vestiges suggèrent une densité de population sédentaire plus élevée dans le passé qu'à l'heure actuelle, et l'on constate de fait une diminution du nombre des installations humaines fixes, bien que l'on ne puisse encore, faute d'une série de datations suffisante, affirmer que ces différents établissements ont été occupés simultanément. Toutefois les quelques dates obtenues permettent d'admettre une occupation continue de nombreux sites depuis le milieu du second millénaire avant J.-C. et jusqu'au XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère.

De l'inventaire en cours de ces différents sites, actuellement seulement repérés et sommairement décrits, découle toute une série de questions : Qui les habitait ? A quelle époque ? Que sont devenus ces habitants ? Pourquoi le mode de vie s'est-il transformé ?

Une série d'approches convergentes (géologique, géomorphologique, climatique, historique et linguistique) apporteront des éléments de réponse à ces questions, montrant clairement l'interaction de nombreux facteurs dans le changement de mode de vie et l'inanité du schéma linéaire d'une évolution socio-culturelle : au contraire, on pourra constater l'adaptabilité des groupes humains à la nature de leur environnement, et les modifications spontanées qu'ils apportent à leur mode d'occupation et d'exploitation de l'espace, en fonction des transformations de cet environnement, de la nature et de la quantité des ressources qu'il offre. On verra que les changements climatiques, les alternances de périodes humides et de sécheresse prononcée, attestés

par la paléontologie, la géomorphologie et, pour les périodes plus récentes, par certaines sources historiques (1) correspondront à des types différents d'occupation humaine.

### L'ENVIRONNEMENT ACTUEL

Il se définit par l'interaction d'un climat nord-sahélien, caractérisé par l'extrême irrégularité des précipitations (2) au cours d'une très brève saison des pluies, sur un relief peu contrasté, marqué par quelques sillons fossiles, non fonctionnels sauf en de très rares exceptions, et par quelques buttes témoins des grès du Tegama, ne dépassant guère une altitude d'une centaine de mètres au-dessus du niveau général.

La strate arborée diminue rapidement du sud vers le nord, en nombre d'espèces comme en taille des individus. La strate herbacée, composée d'espèces pré-sahariennes à cycle végétatif court, peut être abondante ou totalement inexistante selon la pluviométrie de l'année considérée.

Ces conditions particulières, ajoutées à la présence de sources minéralisées liées à l'existence d'un système de failles, expliquent bien comment les groupes humains ont su judicieusement en tirer parti. Pendant la longue saison sèche (de septembre à juillet), les ressources fourragères et hydrauliques limitées ne permettent la survie que d'une très faible densité de population, animale et humaine : campements nomades de deux ou trois tentes, se déplaçant dans un rayon de plusieurs dizaines de kilomètres. Les troupeaux sont constitués essentiellement de camelins et de caprins, ovins et bovins étant très sensiblement moins nombreux que plus au sud, dans l'Azawagh. Par contre, au cours de la saison d'hivernage (mi-juillet à mi-septembre), aux potentialités hydrauliques des sources s'ajoutent la rétention des eaux de pluie à la surface du sol argileux, et quelques nappes alluviales superficielles exploitées par puisards. La croissance rapide et souvent abondante de pâturages herbacés à productivité élevée permet d'accueillir une population animale de forte densité pendant une courte période : c'est alors que, venus du sud, arrivent les troupeaux transhumants des Touaregs de l'Azawagh et des Peuls WodaaBe, pour la « cure salée » qui, à l'exploitation intensive de pâturages spécifiques temporaires, joint l'abreuvement successif à des sources différemment minéralisées, pour le plus grand bien des animaux. Les camelins pourront même prolonger la cure en montant plus au nord, au-delà de l'isohyète 100 mm, où les pâturages d'*alwat* (*Schouwia thebaica*), qui ne poussent qu'après la fin des pluies, dureront encore deux ou trois mois.

Encouragées par l'administration, quelques tentatives de jardinage se sont manifestées autour de forages aménagés (In Jitan, Tende) (3), de sources abondantes et peu salées (Tegidda-n-adrar) ou du barrage de Tigerwit. Si ces expériences se sont un temps multipliées au cours de la récente sécheresse pour tenter de pallier le manque de pâturages et la disparition du bétail, la plupart sont aujourd'hui abandonnées. Elles n'offrent, dans les conditions particulières de l'environnement, aucune alternative au genre de vie nomade : seules quelques familles y pratiquent épisodiquement une culture d'appoint (pour l'essentiel melons vendus aux touristes de passage et peu

consommés par les nomades eux-mêmes). Ces îlots de verdure se signalent d'ailleurs par la destruction concomitante presque totale de la végétation spontanée aux alentours.

## LE PEUPEMENT ACTUEL

La région étudiée, centrée sur le poste administratif d'In Gall, compte à peine quinze mille habitants. La distinction entre villageois sédentaires d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt et éleveurs nomades semble à première vue facile à établir. On verra pourtant que cette distinction ignore certains facteurs – linguistiques notamment – qui rendent compte de l'histoire du peuplement et des transformations historiques aboutissant à la situation actuelle.

### Les sédentaires

Les habitants d'In Gall et de Teggida-n-tesemt, au nombre d'environ deux mille, se désignent eux-mêmes sous le nom d'Isawaghan. Ils forment plus de 90 % de la population de ces deux agglomérations, le reste étant composé de commerçants arabes (non nigériens pour la plupart) ou hausa.

La langue parlée à In Gall, la *tasawaq*, appartient au groupe oriental du sous-ensemble Songhay septentrional (Lacroix, 1975 – Nicolai, 1979) et se caractérise par un substrat songhay archaïque, très fortement enrichi, au niveau du lexique, de termes tamasheq. Cette parenté linguistique avec le songhay, ainsi que l'apparence physique des Isawaghan, population « noire » s'opposant aux nomades « blancs » environnants, a longtemps accredité dans l'esprit des administrateurs de la période coloniale l'hypothèse selon laquelle il s'agirait des survivants d'une colonie de peuplement de captifs amenés du sud à la suite de la conquête d'Agadez par Askia Mohammed, au début du XVI<sup>e</sup> siècle (4).

Si les Isawaghan actuels gardent encore le souvenir des quatre groupes d'origine différente qui composent l'ensemble, on peut dire que ceux-ci sont de moins en moins opérationnels, en particulier au niveau des unions matrimoniales. Toutefois on reconnaît généralement à ces quatre groupes une position hiérarchique relative, expliquée par l'origine historique (5) :

- Les Isherifen (10 %), considérés comme les fondateurs de la palmeraie d'In Gall, possèdent le pouvoir juridique et religieux sur l'ensemble de la communauté. C'est eux qui fournissent l'alkhali et l'imam, et qui détiennent la chefferie du village d'In Gall. Ils revendiquent une parenté « proche » avec les Isherifen fondateurs d'Agadez, ainsi qu'avec d'autres Isherifen, éleveurs nomades campant au sud de la falaise de Tigidit.

- Les Inusufa et Imesdraghen (25 à 30 % de l'ensemble), détenteurs de la chefferie de Tegidda-n-tesemt, seraient les descendants des habitants de cet ensemble d'établissements dont Azelik fut sans doute le centre (Bernus, 1972 ; Norris, 1975 ;

Bernus & Gouletquer, 1976) et dont les sites médiévaux mentionnés plus haut sont les témoignages. Cet ensemble, connu dans la littérature arabe médiévale sous le nom de Takedda (Ibn Khaldun, Ibn Batuta), célèbre pour son exploitation et son exportation du cuivre, étape importante sur la route Gao-Le Caire, déclina dès le XVI<sup>e</sup> siècle et fut abandonné au profit d'Agadez. Selon la tradition orale, une partie des habitants furent massacrés au cours des guerres qui opposèrent Azelik à Agadez. D'autres purent s'échapper et émigrer plus au sud, où l'on retrouve leurs traces dans l'Ader chez les Lisawan et les Tawantakat, tandis que seul un nombre infime (« une fille, un garçon et une esclave », selon la tradition orale) demeuraient sur place, repliés sur le village de Tégidda-n-tesemt, et tirant leur subsistance à la fois de l'élevage et de l'exploitation des salines.

– Le nom *Isawaghen*, admis pour l'ensemble, mais s'appliquant plus spécifiquement à la majorité de la population – sans accès à aucune sorte de pouvoir – est clairement formé, comme beaucoup de noms de groupes touaregs, à partir d'un toponyme, Azawagh, vallée fossile ayant donné son nom à toute la région qu'elle traverse.

Le caractère archaïque de la *tasawaq* – langue des Isawaghen – permet de penser qu'on se trouve en présence des survivants d'un peuplement noir autochtone, ayant précédé les diverses vagues de Berbères blancs, parfois métissés avec eux, et parfois refoulés vers le sud. Cette hypothèse est confortée par l'examen des différents groupes nomades.

## Les nomades

Parmi les groupes qui vivent aujourd'hui d'élevage extensif, une place particulière doit être faite aux Igdalen, considérés comme les plus anciennement établis. Au nombre d'environ deux mille individus dans la région qui nous occupe (6) séparés en deux groupes principaux, Kel Tafeyt et Kel Amdit, ce sont des religieux paisibles, qui se sont toujours tenus à l'écart des conflits intertribaux. Chacune de leurs petites communautés, indépendantes les unes des autres (et parfois rattachées politiquement à des *ettebel* différents) se divise en deux strates distinctes : Igdalen proprement dits, appartenant à un stock méditerranéen très peu métissé, et dépendants Iberogan noirs (bien que de statut libre). Cette dichotomie de l'apparence physique, entretenue par une endogamie stricte, bien décrite par le voyageur H. Barth qui avait rencontré des Igdalen-Iberogan lors de son passage à Agadez en 1850, indiquant des origines différentes, s'accompagne d'une unité linguistique caractéristique : le parler des Igdalen, *tagdalt*, *tihitit* ou *tabarog*, est très voisin de la *tasawaq* parlée à In Gall et Tegidda ; malgré quelques différences (7), ces deux parlers, le sédentaire et le nomade, sont en mutuelle intelligibilité (Lacroix, 1975).

Les Igdalen pratiquent un élevage diversifié, relativement riche en bovins et camelins (8). Les Iberogan se spécialisent en outre dans la commercialisation à longue distance de la terre salée recueillie aux alentours des sources de Gélélé, fort appréciée en saison sèche des éleveurs de l'Azawagh.

L'ensemble politique dominant est celui des Kel Fadey, rassemblant onze tribus

et près de quatre mille cinq cents individus, sur une aire de nomadisation relativement restreinte. Installés depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle dans la région d'In Gall, ils seraient venus de l'Ahaggar (selon Duveyrier, Urvoy, Chapelle, Nicolas et Laurent) et/ou du Tassili des Ajjer (Barth, Bernus), et devraient leur nom de Kel Fadey à une vallée du nord de l'Air où ils séjournèrent un temps avant de s'installer aux environs de Tegidda-n-adrar sur l'invitation d'un chef des Igdalen Kel Tafeyt. Ils établirent leur hégémonie sur la région en repoussant définitivement les Tamesgidda vers le sud. Depuis leur installation, ils ont toujours représenté une menace pour l'ordre établi, difficilement maintenu par le sultan d'Agadez. Tour à tour soumis ou en révolte contre lui, alliés ou adversaires des gens de l'Ahaggar ou des Iullemeden de l'Azawagh, ils ont contribué à maintenir une situation précaire dans cette région de passage. Ils durent toutefois accepter la présence, d'abord saisonnière, puis de plus en plus permanente, des troupeaux Ihaggaren dans les plaines du Tamesna, considéré par les Touaregs de l'Ahaggar comme le prolongement naturel de leur territoire.

Les Kel Ahaggar actuellement installés dans la région – près de quatre mille – sont répartis en trois groupes marquant les trois étapes de leur avancée vers le sud. Citons également deux tribus de Kunta, Maures venus du Mali à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et tout récemment, la remontée depuis le sud et le séjour permanent tout au long de l'année de quelques regroupements Peuls WodaaBe, Bikorawa, Bingawa et Ruwada, rassemblant moins d'un millier d'individus.

## L'EXPLOITATION DE L'ESPACE

Cette mise en place des groupes humains, pratiquement achevée avant le début de la période coloniale, s'assortissait d'une utilisation des ressources fondée sur une connaissance des possibilités et des limites du milieu naturel environnant :

– Limitation des installations sédentaires aux seuls emplacements réunissant toutes les conditions nécessaires à une exploitation intensive : les traditions orales d'In Gall font état de la longue quête des Isheriffen à la recherche d'un site permettant la culture des dattiers « El Medina », et de nombreux échecs essuyés avant l'installation définitive à In Gall. De même, les tentatives spontanées, au cours de la récente sécheresse, ou les incitations plus systématiques de l'administration à une fixation de type agricole autour d'ouvrages hydrauliques de type moderne (forages, barrage) n'ont eu aucune suite durable, car ils ne prenaient en compte qu'un seul facteur, nécessaire certes, mais non suffisant pour une installation agricole, la présence d'eau. Le rôle de l'agriculture irriguée dans cette région se situe donc à l'intérieur de limites très strictes : le site de la palmeraie d'In Gall s'explique par une disposition topographique des lieux, par l'origine et la nature de l'eau disponible : la présence d'une nappe d'infero-flux, formée à partir des eaux de pluie descendant de la falaise de Tigidit, bloquée par la présence d'une barre rocheuse, qui évite l'épanchement et l'évaporation rapide des eaux, comme c'est le cas général dans cette région sans relief. Les palmiers-dattiers s'alimentent donc en permanence à cette nappe d'infero-flux qui fournit une

eau particulièrement douce. Sous le couvert arboré qu'ils procurent, un micro-climat permet, sans trop de risques de salinisation des sols, la culture de légumes et d'arbres fruitiers, en quantité limitée cependant. En aucun cas l'agriculture pratiquée à In Gall ne permet la subsistance de sa population (9).

Quant au second établissement sédentaire, le village de Tegidda-n-tesemt, il est fondé exclusivement sur l'exploitation d'une ressource minérale, le sel, fourni à la fois par les sources pérennes et par les terres salées qui les entourent. Ici, aucune agriculture n'est possible, ce qui n'empêche pas la présence d'un établissement permanent de plusieurs centaines de personnes.

– Exploitation différentielle saisonnière de l'espace pastoral : on a vu plus haut que si la saison des pluies voit la croissance rapide de pâturages riches et abondants permettant de nourrir une population animale de densité élevée, ces possibilités s'épuisent rapidement, et seul un nombre limité de troupeaux – et donc d'éleveurs – peuvent y résider en permanence, se déplaçant à la recherche de pâturages plus rares, autour de points d'eau fréquentés de façon habituelle par les mêmes groupes.

On a donc d'une part un peuplement de saison sèche, chacune des tribus ayant un territoire habituel plus ou moins déterminé, mais se chevauchant la plupart du temps les uns les autres et, d'autre part, un afflux d'hommes et de troupeaux venus du sud pendant la courte période d'hivernage pour exploiter ces pâturages saisonniers, trop abondants pour les seuls habitants permanents, mais si éphémères qu'ils ne pourraient être conservés pour accroître par exemple la charge pastorale permanente.

On voit ici comment se manifestent la souplesse, l'élasticité de la notion de territoire pastoral : celui-ci ne se fonde pas sur des limites territoriales défendues par un groupe politique défini, mais sur l'utilisation optimale de ressources variables dans le temps (selon la saison) et dans l'espace (les variations annuelles des précipitations entraînant une localisation différente des pâturages utilisables, et donc un mouvement variable, d'année en année, des campements et des troupeaux à la recherche de ces pâturages). Les conflits – et il y en a, comme il y en eut dans le passé – ne sont pas d'ordre territorial, mais surgissent quand la pression collective sur les ressources devient intolérable.

Ce mouvement pendulaire saisonnier traditionnel, connu au Niger sous le nom de « cure salée », terme qui ne rend compte que partiellement de sa signification, a connu depuis la période coloniale une extension accrue. En effet, la multiplication des points d'eau modernes a permis l'accès à des pâturages septentrionaux inutilisables auparavant. Les mesures de protection médicale et vétérinaire ont de plus contribué à une augmentation très sensible de la densité humaine et animale. Enfin la soumission des confédérations touarègues rivales à l'autorité coloniale d'abord, puis nationale ensuite, instaura une période de sécurité favorable à l'augmentation du flux saisonnier.

## DES GENRES DE VIE COMPLÉMENTAIRES

A cette exploitation complémentaire de l'espace pastoral par des groupes politiques différents, correspond une autre complémentarité, née de la relation entre nomades et sédentaires.

On a vu qu'une installation sédentaire peut ne pas s'expliquer ou se justifier par la production d'une agriculture vivrière : ni les habitants d'In Gall, ni ceux de Tegidda ne produisent directement ce qui est indispensable à leur subsistance, pas plus d'ailleurs que les éleveurs nomades : si les produits de l'élevage, lait frais ou caillé, beurre et fromage, et même viande dans une plus faible mesure, constituent une part importante de l'alimentation (variable d'ailleurs selon les saisons), si la cueillette de graminées sauvages, de quelques baies ou coloquintes permet de diversifier le régime diététique, nomades autant que sédentaires n'en sont pas moins des consommateurs de céréales (mil, blé, sorgho, parfois maïs et riz) qu'ils ne produisent pas. Ils dépendent de même d'une production étrangère – malgré un artisanat très développé – pour d'autres besoins élémentaires, pour tout ce qui touche à l'habillement notamment.

C'est dire l'importance des contacts et des échanges économiques avec les régions productrices, la nécessité vitale pour les nomades de disposer d'un centre commercial permanent où tout au long de l'année ils pourront, au fur et à mesure de leurs besoins, venir se ravitailler et écouler en échange les produits de leur élevage et de leur artisanat.

Jusqu'à une date très récente (10), In Gall était le seul marché au nord de la limite des cultures. Il remplissait une triple fonction et s'y retrouvaient à la fois les éleveurs nomades de la région, des commerçants venus du sud, agriculteurs caravaniers du Damergou ou du Gobir venus écouler leur surplus de production céréalière ou marchands d'objets manufacturés, et les producteurs locaux de sel et de dattes.

La physionomie du marché se modifie selon les saisons. Pendant l'hivernage et la cure salée, il est au maximum de sa fréquentation et de son animation. Les éleveurs, libérés des tâches absorbantes d'exhaure et de recherche de pâturages, sont plus disponibles pour les relations sociales (fêtes, mariages), et de nombreuses acquisitions de biens de consommation sont effectuées à cette époque où les occasions de dépenses somptuaires et d'étalage de richesse sont entretenues par la présence de commerçants bien approvisionnés. Les nomades de la région, Kel Fadey, Kunta et Ihaggaren, ne veulent pas être en reste d'élégance vestimentaire ou d'hospitalité alimentaire avec les opulents Kel Gress venus des confins de la Nigeria ou les Tegareygarey (11) de l'Azawagh.

Sur place, c'est le moment de la récolte des dattes : elles sont commercialisées au détail sur le marché même, conditionnées dans d'élégants petits paniers, ou expédiées à Agadez. De toutes façons, la récolte est écoulée en quelques semaines : les dattes d'In Gall, dont les producteurs sont si fiers, ne se conservent pas et doivent être consommées fraîches. Elles n'entrent donc pas en concurrence avec les produits algériens ou celles de Bilma, qui les remplaceront dès la fin de la saison des pluies. La récolte moyenne (pour 5 000 dattiers de plus de cinq ans, et 10 000 dattiers au total) est

estimée à 140 tonnes. Même si l'on soustrait la partie de la récolte réservée à l'auto-consommation locale, à 400 F le kilogramme, cela représente un apport d'argent frais de trente à quarante millions de francs CFA pendant cette période pour les Isawaghen.

De plus, les Isawaghen accueillent et logent les nomades de passage à In Gall. Liens institutionnalisés et politiques – l'*amenokal* des Kel Fadey est l'hôte de l'alkhali d'In Gall – ou spontanés et personnels, ils s'accompagnent d'un échange de prestations non quantifiables. Certains Isawaghen remplissent le rôle de *dillali*, c'est-à-dire d'intermédiaires-témoins des ventes de bétail, et touchent une ristourne sur chaque animal vendu.

Le marché tombe dans une certaine somnolence une fois repartis les éleveurs du sud dans leurs terrains de parcours de saison sèche, et avant que n'arrivent les premières caravanes de mil, après la récolte au mois de novembre. Déjà les animaux laitiers voient baisser leur production, et les nomades de la région viennent acheter les céréales que l'abondance de lait leur a permis d'économiser pendant l'hivernage.

Les sauniers de Tegidda-n-tesemt qui ne peuvent travailler pendant la saison des pluies, à la fois parce que les salines sont inondées et parce que l'humidité de l'air empêche l'évaporation de l'eau dans les bassins salants, et qui sont souvent venus passer la saison pluvieuse à In Gall, vont repartir et reprendre l'exploitation du sel, après remise en état des installations. La production régulière de sel ne commencera guère avant le début du mois de décembre, et sa commercialisation se fera souvent sous forme de troc : à l'arrivée de chaque caravane venue du sud, une partie du mil est laissée à In Gall, les caravaniers continuant ensuite leur route vers le nord pour aller chercher à Tegidda une valeur équivalente de sel. En même temps qu'ils achètent du sel, les caravaniers font l'acquisition de jeunes chameçons d'un an, qu'ils revendront dans le sud.

Plus tard dans la saison, pour tenir compte de la variation saisonnière des prix du bétail et des céréales, des nomades de la région, souvent en association avec des Isawaghen, frêteront à leur tour de petites caravanes pour aller sur les marchés du sud écouler du sel, de la terre salée ou des animaux, et rapporter en échange du mil, du tabac, ou d'autres produits.

## DU PASSÉ AU PRÉSENT

Tel qu'il se présente de nos jours, le peuplement de cette région où le nomadisme dominant s'organise autour du centre principal d'In Gall et du centre secondaire de Tegidda-n-tesemt, avec une extension des courants commerciaux inter-régionaux vers le sud, semble donc s'être constitué à partir de trois vagues successives principales :

– Un peuplement négroïde ancien, attesté depuis 3 500 BP environ, contemporain des sites néolithiques, du cuivre, puis du fer, et des grandes nécropoles à tumulus (Chamla & Dastugue, 1977). L'importance des vestiges suggère une production excé-

dentaire, impliquant l'existence d'une spécialisation technique, et donc d'échanges et de circuits commerciaux.

Comment expliquer l'absence de vestiges pendant le premier millénaire de notre ère ? L'hypothèse la plus séduisante est celle d'une modification des conditions climatiques, dans le sens d'un assèchement, entraînant une densité de population trop élevée pour un environnement appauvri : migrations d'une part, abandon de la vie sédentaire d'autre part au profit d'une exploitation plus légère de l'espace, sont les deux solutions permettant de rétablir l'équilibre écologique. Cette hypothèse rendrait à la fois compte de la survie sur place de ces deux groupes au parler archaïque que sont les Iberogan et les Isawaghan et des traditions de groupes installés aujourd'hui plus au sud, et revendiquant une origine septentrionale (Gobirawa hausaisés « originaires » de l'Air, de Tigidit ou de Marendet, Dahusahaq parlant un dialecte voisin de la *tagdalt* et de la *tasawaq*).

– La première vague de migrations berbères, venue par l'ouest, suivant sans doute l'invasion hilalienne, a bénéficié d'une période plus humide, qui a permis l'épanouissement d'une civilisation urbaine, l'introduction de l'islam, et la mise en place de courants commerciaux réguliers entre le Maghreb et le Soudan, liés à l'exploitation de ressources spécifiques, comme le cuivre par exemple, et s'accompagnant d'une intégration des populations locales. Pendant tout le Moyen Age, on suit la trace des Lemta, des Sanhaja et des Mesufa, à travers les écrits des géographes arabes (Cuoq, 1975 ; Norris, 1975), depuis les oasis du nord jusqu'aux bordures méridionales du Sahara, de la Mauritanie actuelle jusqu'à l'Air, à l'origine des grands états du Soudan occidental et central. C'est à cette époque que la « Province du Cuivre », délimitée par l'ensemble des sites médiévaux qui ont été reconnus par les archéologues dans cette région comme la Takedda d'Ibn Batuta, connut son apogée. Plusieurs facteurs peuvent expliquer sa disparition et la mise en place progressive de la situation actuelle (12).

– Les conditions favorables qui avaient prévalu jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, selon les chroniques locales aussi bien que d'après les récits des rares voyageurs européens, avaient provoqué en outre l'arrivée, par petites vagues successives, du troisième élément de peuplement, les Touaregs actuels, venus du nord et du nord-est, Kel Gress, Itesen, Kel Ewey, Kel Fadey et Kel Ferwan, d'abord installés à l'intérieur du massif de l'Air en établissements sédentaires.

Un brusque changement de tendance, et le début d'une période nettement plus sèche, que plusieurs auteurs (Dubief, Nicholson, Urvoy) situent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, expliquent sans doute la phase de désordre et de crise aboutissant à la disparition totale d'Azelik et de ses satellites, et au départ pour des régions plus arrosées au sud de nombreux groupes touaregs chassés par le poids démographique des derniers arrivés. C'est ainsi que Lisawan et Tawantakat suivent le fils du sultan d'Agadez, Agabba, dans sa conquête de l'Ader, et n'en reviendront pas (Échard, 1972). De même, Itesen et Kel Gress, repoussés par les Kel Ewey s'installent dans les vallées plus fertiles et moins peuplées de Tarka, de la Majya et du Gobir Tudu, qu'ils connaissaient pour les avoir traversées au cours de voyages caravaniers entre l'Air et le pays hausa (Bonte, 1970).

La vie sédentaire se restreint dès lors à l'intérieur du massif de l'Air comme sur

ses bordures à quelques points stratégiques où une activité de subsistance – agriculture irriguée, exploitation de type minier ou fonction commerciale et/ou politique (c'est le cas d'Agadez) – reste possible. De nombreux établissements fixes sont abandonnés, tel Assodé, dans l'Air, où l'on peut encore dénombrer plusieurs milliers de maisons en ruines, ou encore Anisaman, site qui dépendit successivement d'Azelik, puis d'Agadez (Norris, 1975 : 38). Kel Ferwan et Kel Fadey sont à leur tour chassés du massif, et sont réduits à la pratique de l'élevage extensif dans les plaines occidentales, où ils nouent des liens politico-économiques avec les survivants sédentaires ou nomades de la période précédente, Isawaghen d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt ou Igdalen. La période coloniale récente, combinant une pluviosité plus abondante et la mise en service d'ouvrages hydrauliques nombreux, permet d'accueillir une population plus nombreuse : Ihaggaren venus du nord et passant des périodes de plus en plus longues dans le Tamesna, Peuls WodaaBe, chassés par la remontée des cultures vers le nord et à la recherche de pâturages.

La découverte d'une nouvelle ressource minérale, l'uranium, dont l'exploitation nécessite des infrastructures sophistiquées, risque-t-elle de modifier une fois encore genre de vie et répartition de la population ? Déjà la ville d'Arlit constitue un pôle d'attraction pour une main-d'œuvre salariée et pour de nombreux commerçants. La construction de la route goudronnée Niamey-Arlit est en train de modifier très rapidement l'implantation des marchés fréquentés par les nomades. Le fait que cette route évite la bourgade d'In Gall risque, à terme, de réduire singulièrement l'importance de ce marché.

Tegidda-n-tesemt et Azelik sont-ils, comme tout le porte à penser, destinés à devenir de nouveaux Arlit ? Les premiers travaux entrepris autour de Tegidda ont entraîné des signes nouveaux de fixation : réfection de maisons anciennes, mise en chantier d'une nouvelle mosquée, mais aussi envahissement des campements touaregs avoisinants de matériaux non dégradables, indicateurs certains pour les archéologues du futur...

Ainsi, plutôt que du passage linéaire et inéluctable d'un genre de vie « primitif » – le nomadisme – à une forme plus « évoluée » de l'occupation de l'espace – l'agriculture sédentaire – l'exemple traité ici montre une succession cyclique de périodes où sédentarité et nomadisme ont permis tour à tour, et parfois aux mêmes groupes humains, de survivre et de rétablir l'équilibre écologique dans un milieu naturel dont les contraintes étaient plus ou moins pesantes.

## OUVRAGES CONSULTÉS

- Barth H.**, 1965, *Travels and Discoveries in North and Central Africa...* Centenary Edition, 3 vol. London, Cass.
- Bernus E.**, 1974, *Les Illabakan* (Niger). Atlas des Structures agraires au sud du Sahara, n° 10. Paris, ORSTOM, Mouton, MSH.
- Bernus E.**, 1977, *Étude de cas sur la désertification, région d'Eghazer et Azaouack, Niger*. Conf. des Nat. Unies sur la désertification, Nairobi.

- Bernus E.**, 1981, *Touaregs nigériens : Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Mémoire ORSTOM n° 94, Paris.
- Bernus E. & S.**, 1972, *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt*, Études Nigériennes, n° 31, Niamey, CNRS.
- Bernus S.**, 1972, Recherches sur les centres urbains d'Agadez et d'In Gall, *R.O.M.M.*, 11, pp. 51-56.
- Bernus S. & Gouletquer P.**, 1976, Du cuivre au sel. Recherches ethnoarchéologiques sur la région d'Azelik, *Journal des Africanistes*, 46, pp. 7-68.
- Bonte P.**, 1970, *Production et échanges chez les Touaregs Kel Gress*, Thèse 3<sup>e</sup> Cycle, ronéo.
- Butzer K.W.**, 1971, *Environment and archeology. An ecological approach to Prehistory*, New-York, Aldine Publ. Co.
- Chapelle J.**, 1949, « Les Touaregs de l'Air », *Cahiers Charles de Foucault*, vol. 12.
- Cuoq J.**, 1975, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.*, Paris, CNRS.
- Dubief J.**, 1959 et 1963, *Le climat du Sahara*, Alger, I.R.S. Mémoire n° 2 (2 volumes).
- Duveyrer H.**, 1864, *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel.
- Échard N.**, 1972, *L'expérience du passé. Histoire de la société paysanne de l'Ader*, Études Nigériennes n° 36, Niamey, CNRS.
- Grebenart D.**, 1979, « La Préhistoire de la République du Niger, état actuel de la question », *Recherches Sahariennes*, Marseille, CNRS, pp. 37-70.
- Lacroix P.-F.**, 1975, "Emghedeshie, songhay language of Agadez" à travers les documents de Barth. *Documents de la RCP 322*, publication provisoire.
- Laurent Cap.**, 1966, *L'Air et ses gens*, Mémoire n° 4236, Paris, CHEAM.
- Nicolaï R.**, 1979, « Le Songhay septentrional (études phonématiques) », Première partie : Les parlers du groupe nomade, *BIFAN*, 41 B, 2, 303-370.
- Nicolas F.**, 1950, *Tamesna, Les Ioullemmeden de l'est ou Touareg Kel Dinnik*, Paris, Impr. Nat.
- Nicholson S.E.**, 1980, "Saharan climates in historical times", in Williams & Faure, ed. : *The Sahara and the Nile*, pp. 173-200.
- Norris H.T.**, 1975, *The Tuareg, their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, London, Aris & Phillips.
- Talbot M.R.**, 1980, "Environmental responses to climatic changes in the west african sahel over the past 20 000 years", in Williams & Faure ed., *The Sahara & the Nile*.
- Urvoy Y.**, 1934, « Chroniques d'Agadez », *Journal Sté des Africanistes*, IV, pp. 145-177.
- Williams M. & Faure H.**, ed. 1980, *The Sahara and the Nile. Quaternary environments and prehistoric occupation in northern Africa*, Paris, Maisonneuve et Larose.

(Ainsi que les rapports et les documents en cours d'élaboration de la RCP 322, recueillis par E. Bernus, S. Bernus, G. Calame-Griaule, M.-C. Chamla, P. Cressier, N. Échard, P. Gouletquer, D. Grébénart, M. Icole, P.-F. Lacroix et F. Paris).

#### NOTES

- (1) in *The Sahara and the Nile*, cf. notamment : Talbot, pp. 37-62, et Nicholson, pp. 173-200.
- (2) Moyenne Agadez : 154. Minimum absolu : 39,7 mm.
- (3) À Tende, forage alimentant en eau douce les installations de la Sté IRSA. Les Japonais, disposant pourtant de moyens matériels et techniques importants, ont très vite renoncé à tout projet d'horticulture pour l'approvisionnement de leur base en légumes frais, en raison des mauvais rendements dus à la salinisation rapide des sols.
- (4) Cf. notamment Nicolas, 1950 : 114. Rappelons qu'une langue du même groupe, Emghedeshie, était encore parlée à Agadez au milieu du siècle dernier. Cf. Barth, 1965, I : 360 et Lacroix, 1975).
- (5) Cf. Bernus S., 1972.
- (6) On trouve quelques autres groupes d'Igdalen dans la région de Tanout, près d'Abalak et de Telemsés. Les Kel Tafeyt (1300) nomadisent autour des puits de Kokeri et d'Akenzigi. Les Kel Amdit (environ 800) sont groupés aux environs d'Asawas et de Tigerwit.

(7) Selon Nicolai (1979), les parlers sédentaires sont plus proches du Songhay méridional que ne le sont les parlers nomades (p. 306).

(8) D'après des chiffres anciens (1957) et sous-estimés, les Igdalen possédaient 3 UBT/par personne (Unité Bétail Tropical : 1,25 camelin, 1 bovin, 0,10 ovin ou caprin).

(9) L'adduction d'eau installée récemment dans le village d'In Gall par le forage d'une nappe profonde fournit une eau légèrement minéralisée, peu appréciée des utilisateurs, et impropre à l'irrigation.

(10) Depuis la mise en service de la « route de l'uranium », reliant Niamey à Arlit, et entièrement goudronnée depuis 1980, certains nouveaux marchés se sont créés au nord de Tahoua (Abalak, Tofamanir), au détriment des anciens marchés à la limite de la zone nomade, Barmou, Shadawanka, Kao notamment.

(11) Tegareygarey litt. « ceux du milieu ». Désigne les habitants actuels de l'Azawagh, essentiellement rattachés à la confédération des Iullemeden Kel Dinnik (région de Tchir Tabaraden).

(12) Nous ne possédons pas encore de datation « finale » pour Azelik. Les Chroniques d'Agadez, si elles reconnaissent l'importance des Inusufa au moment de la fondation du sultanat, sont muettes sur la destruction rapportée par la tradition orale d'In Gall.

### Résumé

Dans les plaines qui entourent la bordure occidentale du massif de l'Air, la répartition actuelle de la population, composée pour plus de 85 % d'éleveurs nomades, s'oppose aux vestiges nombreux témoignant d'une occupation sédentaire plus dense dans le passé.

Le modèle communément admis du passage historique du nomadisme pastoral à l'agriculture sédentaire est ici récusé, où l'on voit plus subtilement se mettre en place, depuis le milieu du second millénaire avant J.C., une adaptation souple du peuplement aux conditions écologiques permettant la préservation du milieu naturel en face des cycles de changements climatiques.

### Abstract

In the plains stretching along the western border of the Air mountains, the present repartition of the population, of which 85% are nomadic shepherds, belies the numerous vestiges which give evidence of a stronger sedentary occupation in the past. The commonly accepted pattern of the historical shift from pastoral nomadism to a sedentary cultivation of the soil is here at fault. Instead an adjustment of the human occupation to ecological conditions has been taking place since the middle of the second millenium B.C., thus allowing the preservation of the natural environment submitted to periodical climatic changes.